

Variations autour d'un réflexe absurde, entre magie et refuge

Par Mélanie Carpentier – Reporter 2014-15 de Danse-Cité

6,3 Évanouissements

“I take two steps and my left leg suddenly roots, numbly, to the ground, pitching me forward. Someone's hand grasps my arm, supports me firmly, while, stunned, I freeze momentarily in this posture, seek to regain center and balance, and finally straighten out.

[...] There is an unpleasant lightness in my head, as if the many parts of the brain were being gently disengaged, its solidity, its integrity being somehow imperceptibly dispersed, as a fog might be gently dispersed by a light, inconstant breeze; and as these separations occur, there are little spaces of emptiness.

[...] The air seems heavy and wet, and, gasping, I feel that it brings no refreshment into my laboring lungs. My heart pounds in the pulse at my temple. My legs are heavy beyond belief, the muscles contracted into an enormous ache which digs deeper with every movement. My entire being focuses on one single thought: that I must endure.”

Maya Deren, *Divine Horsemen: the Living God of Haiti* (1953).

Quoi de plus mystérieux que cet état transitoire dans lequel les évanouis se trouvent subitement happés? Cet instant où le corps, de plus en plus pesant, nous fait défaut, telle une machine surmenée dont les rouages s'enrayent, et où notre conscience semble glisser et s'évaporer dans une zone inconnue. *Blackout*, *No man's land* ou encore ce que Maya Deren a expérimenté pendant un rituel de possession et qu'elle appelle *White Darkness*, ce phénomène captive l'imagination et a donné lieu à diverses spéculations au fil des temps.

La dernière création de la compagnie *Et Marianne et Simon*, dirigée par Catherine Tardif et Michel F Côté, propose une série de variations autour de cet état modifié de la conscience qu'est l'évanouissement. C'est sous une forme ludique, sorte de cadavre exquis, que les six artistes ont composé une série d'avatars autour de ce thème, en combinant leurs champs d'expertise (danse, musique, *spoken word*). Le résultat se présente comme une série d'instantanés qui s'enchaînent en étant soutenus par des thèmes musicaux qui, aussi rapidement, s'évanouissent, donnant au spectacle un rythme syncopé. On passe ainsi volontairement du coq à l'âne – ce qu'il nous faudrait d'ailleurs prendre au pied de la lettre avec l'évocation des *fainting goats*, le chant de la poule magnifiquement interprété par Catherine Tardif ou encore, en réaction, les gloussements du public. Artistes et spectateurs semblent ainsi composer une joyeuse ménagerie autour de cette performance dont les aspects absurdes sont parfaitement assumés.

Si le spectacle se passe principalement sur scène, le départ en est donné avant même l'entrée du public en salle. Parmi la foule éparse, une voix soudainement résonne dans le hall de l'Agora : « Bougez pas! » Le public est pris par surprise. Quelques spectateurs complices se figent autour d'une personne en apparence évanouie. Les chorégraphes intègrent ainsi



Les chorégraphes et danseurs © Nicolas Ruel

d'emblée le spectateur dans leur terrain de jeu. Le dispositif scénique, d'ailleurs, ne cherchera pas à cacher ses artifices : présence de la régie sur scène, techniciens qui apparaissent et se prêtent au jeu, ou encore mouvements discordants du rideau. Le « quatrième mur » se veut mouvant et élastique.

À travers les corps qui chancellent, les pertes d'énergie, les tremblements et les crises, chaque danseur, au long de la performance, explorera ces diverses dynamiques figurant les symptômes de pré-évanouissement. Lors d'une scène saisissante, les interprètes, tels des poissons hors de l'eau, « flacotent » sur le sol. Tous les corps sont traversés par cette vibration, semblable à une crise d'épilepsie, qui vient circonscrire les déplacements des danseurs au sol. Quelque chose dans ces mouvements me rappelle les images filmiques des états de transe pendant les rituels de possession des peuples tribaux; une impression appuyée à plusieurs reprises par le regard hagard et la gestuelle de Marc Boivin m'évoquant l'extase des évanouis ou des supposés possédés.

Si le motif est donc largement sondé à travers sa corporalité, les chorégraphes-interprètes ne se limitent pourtant pas qu'à cet aspect. Ils intègrent avec poésie et humour des métaphores ou jeux de mots à leur composition (morceaux de pomme crachés qui tombent par terre, glissades sur des planches à roulettes, disparitions et apparitions de chaises).

Au centre de ce « rituel » volontairement décousu, la présence charismatique de Fortner Anderson, artiste de *spoken word* se dégage particulièrement. À un moment, l'artiste s'assoit derrière la régie et récite un poème en anglais, composé d'anecdotes personnelles. L'anaphore « once » (que l'on peut traduire ici par « un jour ») et le ton solennel qu'adopte le poète donnent des allures d'incantation au poème qui, progressivement, changera de dynamique pour finalement prendre l'envergure et la tonalité d'un discours de charmeur de foule. À travers ce poème, il revisite le passé ou des expériences de vie dont on saisira le caractère éphémère à travers l'accumulation et la succession de souvenirs évanescents.

Si ces images qui défilent à vive allure sont présentées dans une atmosphère joyeuse et bon enfant, en contrepoint, il nous faut remarquer, quelque part tapie dans l'ombre, la présence de la mort prête à fondre sur sa proie de manière arbitraire.

Jean-Paul Sartre concevait l'évanouissement face au danger imminent comme un refuge, à la fois un réflexe absurde et paradoxal. À ce propos, il disait : « Je vois venir vers moi une bête féroce, mes jambes se dérobent sous moi, mon cœur bat plus faiblement, je pâlis, je tombe et je m'évanouis. Rien ne semble moins adapté que cette conduite qui me livre sans défense au danger. Et pourtant c'est une conduite d'évasion. [...] J'ai voulu anéantir [le danger]. Et, par le fait, je l'ai anéanti autant qu'il était en mon pouvoir. Ce sont là les limites de mon action magique sur le monde : je peux le supprimer comme objet de conscience mais je ne le puis qu'en supprimant la conscience elle-même. »

D'une certaine manière, *6,3 Évanouissements* témoigne de cette limite de notre « action magique sur le monde ». On relèvera dans ce sens l'usage parfois absurde des écrans sur scène. Peut-être pouvons-nous y déceler une caricature de l'omniprésence des écrans dans nos sociétés modernes : l'écran se concevrait alors comme un lieu de refuge et d'évasion face au caractère éphémère de tout, une façon de s'échapper, de nier la mort. Le geste de s'enf(o)uir dans une autre réalité serait-il alors devenu un réflexe, quelque chose de physiquement incontrôlable tel que l'évanouissement?

Il me semble qu'à travers cette performance, les artistes nous invitent, certes, à sortir la tête de nos écrans, mais sont aussi conscients du potentiel créatif lié à la présence accrue des écrans et du web. Dans l'espace de la salle de spectacle nous nous retrouvons ensemble, les yeux rivés sur autre chose que nos écrans et nous partageons une expérience qui justifie encore l'existence du spectacle vivant. Les artistes, à cet endroit, laisseront leur marque avant de s'évanouir et de nous laisser libres d'interpréter leur œuvre, à partir de nos expériences personnelles, nos souvenirs évanescents et l'accumulation et la richesse des images qui ont pu imprégner jusqu'aujourd'hui nos consciences.

Chorégraphe-interprètes **Fortner Anderson, Marc Boivin, Sophie Corriveau, Michel F Côté, Benoît Lachambre** et **Catherine Tardif** / Direction artistique **Michel F Côté** et **Catherine Tardif** / Direction musicale **Michel F Côté** / Éclairages **Marc Parent** / Direction de production et technique **Lee Anholt**

Présenté du 12 au 15 novembre 2014 à l'Agora de la danse